

de l'Allemagne envisagent un avenir où les gains ne dépendront pas de la guerre mais où ils résulteront des bonnes relations internationales entre ce pays et ses voisins. Le chancelier et ses collègues sont, je crois, fort désireux de préparer un avenir où on leur permettra de vivre et où ils trouveront plaisir et satisfaction à laisser les autres vivre autour d'eux.

J'ai eu ensuite le privilège de visiter, à Scest, les troupes que commande le brigadier Anderson. Les quartiers mis à leur disposition à cet endroit sont magnifiques. Tout n'a pas encore été fait, mais je voudrais citer un petit exemple qui m'a impressionné. Lorsque je me suis informé auprès du brigadier au sujet de installations scolaires, il a répondu qu'on les aurait bientôt, mais que son jeune fils de 7 ans et demi fréquentait l'école publique allemande. Lorsque j'ai rapporté la chose au chancelier qui, je l'ai constaté, en avait déjà entendu parler il a dit que nos hommes se conduisaient de la façon la plus propre à les faire accepter comme de vrais amis, des amis sincères, et comme des gens pour qui la population allemande aura toujours respect et admiration.

Le lendemain, nous nous sommes rendus en avion à Gros-Tenquin. J'y ai trouvé le moral de nos hommes très bon, bien qu'on n'ait pas encore surmonté toutes les difficultés en ce qui les concerne. Le commandant des escadrilles à cet endroit habite encore, avec sa femme et ses trois enfants, une remorque, ce pour quoi j'ai eu de l'admiration. Les officiers donnent aux hommes l'impression que quelles que soient les difficultés, celles-ci ne sont pas plus grandes pour eux qu'elles ne le sont pour les officiers eux-mêmes. Je pense qu'il faut y voir une des raisons de l'excellent moral que j'ai constaté partout parmi nos troupes. Tous comprennent qu'ils constituent les éléments d'une entreprise commune, qu'ils mènent de concert avec ceux qui les commandent. C'est à Gros-Tenquin que nous avons eu notre première déception. Nous nous attendions à gagner Deux-Ponts ce même après-midi, mais le temps était toujours mauvais; nous faisons alors l'expérience du climat continental de saison. L'avion, qui était allé de Gros-Tenquin à Paris chercher l'ambassadeur qui devait participer à notre visite n'avait pu atterrir à Paris et a dû rentrer sans lui. Nous n'avons pas non plus pu nous rendre à Deux-Ponts. Je le regrette. J'appréciais beaucoup, en effet, l'avantage de pouvoir dire à ces hommes en votre nom, monsieur l'Orateur, et au nom de mes collègues, que nous nous rendons compte qu'ils accomplissent une partie importante de la tâche qui nous est dévolue dans cet effort général pour maintenir la paix dans le monde. Le temps que nous aurions passé à Deux-Ponts nous l'avons consacré à visiter Guesslin, un de ces villages agricoles de Lorraine. Je dois reconnaître avoir été assez déprimé à la pensée qu'il peut y avoir encore pas mal de ces villages ou petites localités agricoles en France,—nous n'en possédons pas de pareils,—qui ne semblent guère avoir changé depuis des dizaines d'années. Tous les habitants que nous avons vus, cependant, semblaient de fort bonne humeur et semblaient penser qu'ils vivaient très confortablement. Il est certain, cependant, que leurs conditions d'existence ne satisferaient guère nos Canadiens.

Rome

De là nous sommes allés à Rome. Nous y sommes arrivés tard le soir, et descendant très rapidement jusqu'au sol à partir d'une altitude assez élevée. En quittant l'appareil, donc, je me suis aperçu que je n'entendais pas grand-chose. Il y avait d'ailleurs une telle profusion de projecteurs qu'au bout de quelques secondes je ne pouvais voir grand-chose non plus! C'est dire que, pendant un ou deux instants, je me suis trouvé passablement dépaysé. Mais cela n'a pas duré. La chaleur de l'accueil qu'on nous a fait était véritablement émouvante.

On nous a invités à rencontrer le Président Einaudi, autre universitaire dont toute la carrière, jusqu'à récemment, a été consacrée à l'étude et à l'enseignement, et qui ne désire rien d'autre assurément que de voir le monde en paix et tous les hommes libres de poursuivre le genre de carrière dont la sienne est un